



François Séguin. *D'obscurantisme et de lumières : la bibliothèque publique au Québec des origines au 21^e siècle*, Montréal : Éditions Hurtubise, 2016, 657 pp., 49,00 \$.

Mélanie Brunet

Université d'Ottawa

« À peine un obstacle est-il disparu qu'il s'en dresse un autre. Les douze travaux d'Hercule pâlisent auprès de cette tâche impossible » (439). Cette citation du 2 juillet 1912, tirée de *La Presse* par l'auteur pour illustrer les difficultés entourant la fondation de la Bibliothèque Municipale de Montréal, résume bien l'histoire des bibliothèques publiques au Québec. Ce fut une trajectoire tortueuse semée d'embûches idéologiques et politiques et, pour reprendre le titre de l'ouvrage, relevant davantage de l'obscurantisme que des lumières.

Ce livre de François Séguin, qui a lui-même œuvré durant plus de trente ans dans le réseau des bibliothèques de la Ville de Montréal, est le résultat d'un travail colossal et d'une recherche méticuleuse. Bien que certains pans de cette histoire demeurent un mystère en raison de la nature éphémère de certaines bibliothèques, Séguin a recours à une variété de sources au riche contenu qu'il prend le plus grand soin de mettre en contexte : des inventaires après-décès, de la correspondance du clergé et des autorités coloniales, des journaux de l'époque, des rapports gouvernementaux et des archives provenant de divers types de bibliothèques.

Du Régime français à l'ouverture de la Grande Bibliothèque en 2005, Séguin examine les établissements de lecture qui se sont succédé et qui ont cohabité sur le territoire québécois pour enfin aboutir à la bibliothèque publique actuelle. L'évolution laborieuse de cette institution, sur fond de luttes idéologiques et politiques ainsi que de transformations économiques, débute sous l'œil méfiant du clergé et des autorités coloniales françaises envers l'instruction des masses populaires. Il y a également pénurie de livres, qui explique la quasi-absence de lieux de lecture publiques. Après l'Acte de Québec de 1774, les autorités coloniales et l'Église cherchent à encadrer les habitants et tentent de mettre à leur disposition des ouvrages en français et en anglais faisant la promotion des valeurs de la Couronne britannique et de la morale catholique. Suivent les bibliothèques commerciales de prêt, un phénomène présent surtout du côté anglophone, puis les instituts d'artisans cherchant à améliorer la

condition des ouvriers, mais qui contribuent également à démocratiser l'accès aux livres.

Au 19^e siècle, l'existence houleuse des Instituts canadiens capture l'essentiel de la lutte idéologique qui oppose un groupe d'intellectuels libéraux et l'Église catholique au Québec. Monseigneur Bourget fait la vie dure à l'Institut canadien de Montréal qui résiste à ses ordres. L'évêque ultramontain voit dans l'Institut « une source empoisonnée pour le public » (150) et menace d'excommunier quiconque visite sa bibliothèque ou assiste à ses conférences. L'Institut de Québec, quant à lui, assure sa pérennité en acceptant dès le départ la censure ecclésiastique. Pour faire contrepoids à l'influence protestante et aux valeurs libérales, et ainsi donner à la population francophone accès à des lectures plus édifiantes, des bibliothèques paroissiales voient le jour. Jusqu'à la prise en charge de l'éducation par l'État québécois en 1964, ces bibliothèques se présentent comme un complément aux écoles. Séguin se montre particulièrement critique envers les bibliothèques paroissiales : l'auteur affirme qu'au lieu d'être les précurseurs de la bibliothèque publique, elles ont plutôt retardé son développement en raison de l'intervention incessante d'un clergé cherchant à censurer l'émancipation et la pluralité de points de vue. L'esprit d'ouverture généré ensuite par la Révolution tranquille ne s'est pas traduit par un soutien financier immédiat de la part de l'État. Ce dernier appuie en principe les bibliothèques publiques gérées par les municipalités et un réseau d'institutions visant à préserver le patrimoine québécois, mais il est clair que les ressources demeurent insuffisantes.

Bien qu'elle soit en arrière-plan, l'histoire de la professionnalisation des bibliothécaires est aussi présente dans ce livre. Jusqu'au 20^e siècle, le personnel des bibliothèques n'est pas formé dans le domaine. On peut toutefois observer l'introduction progressive de la classification décimale Dewey, le passage au catalogue sur fiches et l'adoption d'un traitement plus systématique des ressources documentaires. Il s'agit aussi d'une entreprise distinctement masculine; qu'elles soient paroissiales, de souscription ou relevant d'un organisme culturel, les bibliothèques sont soutenues et dirigées par des membres du clergé ou issus des professions libérales, donc presque exclusivement des hommes. Peu abordée dans l'ouvrage, la féminisation des bibliothèques est somme toute récente.

La bibliothèque publique, telle que décrite par Séguin, suit un parcours familier en histoire du Québec. Sous l'emprise de l'Église catholique jusqu'au milieu du 20^e siècle, la province se distingue par un retard important en ce qui a trait à la création de bibliothèques publiques financées par l'État, contrairement à l'Ontario et aux États-Unis. Elle demeure aussi en marge des initiatives d'Alexandre Vattemare (créateur du système d'échange international) et d'Andrew Carnegie (riche industriel à l'origine de quelque 3 000 bibliothèques publiques un peu partout dans le monde). Mais le récit de

rattrapage également commun en histoire du Québec reste incomplet. Comme l'auteur le souligne, malgré le succès de la Grande Bibliothèque à Montréal, les bibliothèques publiques au Québec ne bénéficient toujours pas de leur propre loi, mais relèvent plutôt de la Loi sur le ministère de la Culture et des Communications, ce qui « [s'avère] une bien curieuse façon d'affirmer sa distinction » (541).

En somme, l'ouvrage de Séguin regorge d'information au point d'en faire un livre de référence plutôt qu'une monographie. Avec autant de détails et de détours, les repères chronologiques à la fin de l'ouvrage s'avèrent fort utiles, bien qu'une représentation visuelle aurait permis d'illustrer plus clairement les chevauchements chronologiques entre les divers types de bibliothèques. Toutefois, un chapitre étant alloué à chaque modèle, les retours sont fréquents et amplifient le sentiment agaçant d'une histoire qui se répète. Une liste d'acronymes aurait aussi été pratique. Cependant, ces quelques critiques ne réduisent en rien l'importance de ce livre qui contribue de façon significative à mieux comprendre l'histoire culturelle et intellectuelle du Québec, ainsi que celle de la lecture et de la bibliothéconomie.